**Shmuel T. Meyer « Et la guerre est finie… »**

Il y a les écrivains au pinceau, au ciseau de sculpteur, au poing ou à la kalach’. Shmuel T. Meyer, avec sa trilogie « Et la guerre est finie ... » - par ailleurs, magnifique objet-livre -, se révèle dentelier. Patiemment, avec un art consommé de l’ellipse et du jeu de pistes, il façonne à l’aiguille fine, sur une trame historique - celle de l’après-guerre étiré jusqu’aux années 70 et à travers trois territoires emblématiques, l’Europe endolorie, le tout neuf Israël et une Amérique en noir et blanc -, trajectoires de vie, vides et pleins, motifs récurrents et déchirures. Tel personnage à peine esquissé se déploie quelques nouvelles plus loin ou dans un volume consacré à un autre continent. Tel drame entr’aperçu en ouverture du premier recueil est revu ou évoqué comme décor ou déclencheur tout au long des récits suivants. L’écriture est mimétique : rude et lyrique dans les pages consacrées au kibboutz, patinée et, un brin, cruelle sur le Vieux Continent, chaloupée et bluesy dans les pas de New-yorkais hantés par les violences anciennes ou mitonnées dans le chaudron des villes sans équité. Partout les conflits immémoriaux ou naissants collent aux basques, font de la transmission un sacré fardeau. Partout l’ombre s’avance dès l’envol, la lumière, fragile ou aveuglante, ne suffit pas à lever une malédiction vieille comme les humains et leurs affrontements, leur convoitise et leur peur du prochain. Seuls des étreintes éphémères et le génie de musiciens pourtant non moins damnés, ou féroces pour s’accrocher au vivant, sauvent du désespoir, parviennent, grâce au style magnétique de l’auteur, à allumer de brèves flambées d’une joie poignante. C’est beau et attachant comme un rêve troué, qu’on voudrait refaire.